

UNE PAGE D'HISTOIRE

C'est le 2 septembre à six heures et demie du matin, que Napoléon III, qui depuis deux jours habitait la sous-préfecture de Sedan, monta en voiture, accompagné des généraux Douay, Lebrun, Reille et de Wimpfen, pour se rendre au quartier général allemand. La voiture traversa le faubourg de Torcy et suivit au petit pas la route de Donchery. Arrivé à la hauteur de l'auberge de Bellevue, le cortège impérial croisa un cavalier, portant l'uniforme des cuirassiers blancs. C'était le comte de Bismarck. A peine eut-il reconnu l'empereur qu'il approcha de la voiture pour prendre les ordres de Sa Majesté.

"L'empereur, raconte lui-même M. de Bismarck dans un rapport assez peu connu qu'il adressait le soir même au roi Guillaume, l'empereur exprima le désir de voir Votre Majesté, croyant, ce me semble, qu'elle se trouvait à Donchery. Je répondis que le quartier général de Votre Majesté était à ce moment à trois milles de là, à Vendresse. Il me demanda si Votre Majesté avait désigné un endroit où un rendez-vous aurait lieu immédiatement. Je lui répondis que j'étais arrivé dans l'obscurité, que les environs m'étaient inconnus. Je lui proposai la maison que j'habitais à Donchery et que j'offris d'évacuer immédiatement.

"L'empereur y consentit et partit au pas pour Donchery. Mais s'arrêtant à une centaine de mètres du pont de la Meuse, près d'une maison d'ouvriers, il me demanda s'il pouvait descendre. Je fis visiter la maison par M. le conseiller de légation de Bismarck-Bohlen, qui m'avait suivi. Il me rapporta que la maison était très-étroite, très-insuffisante, mais qu'elle ne contenait pas de blessés. L'empereur descendit et m'invita à entrer avec lui. Là, j'eus avec l'empereur, dans une chambre pourvue d'une table et de deux chaises, un entretien qui dura plus d'une heure."

L'empereur sortit ensuite, et resta quelques instants assis près de la porte de cette chaumière. Puis, appelant à lui l'ouvrier tisserand qui l'habitait, il lui mit dans la main cinq louis, faisant avec un sourire triste la remarque que sur ces cinq pièces d'or, qui, par hasard, étaient belges, italiennes, ou dataient de la Restauration, aucune n'était marquée à son effigie. Puis, il gagna entre neuf et dix heures du matin le château de Bellevue, près de Presnois, où devait avoir lieu l'enlèvement des deux souverains.

Le lendemain seulement, 3 septembre, quittant pour toujours la terre de France, il fut conduit à Bouillon, petite ville belge située à deux lieues de la frontière. Napoléon III quitta le château de Bellevue à sept heures du matin; on n'arriva cependant à Bouillon qu'à cinq heures du soir.

C'est que, au lieu de prendre la route directe, on avait contourné la ville de Sedan et traversé tous les points du champ de bataille où l'action avait été la plus vive. Déjà l'armée prussienne quittait ses positions et se mettait en marche vers Paris.

Aujourd'hui, la spéculation s'est emparée de la plaine de Sedan. On montre aux touristes pour quelques pièces de monnaie la maison : *Des dernières cartouches*, qu'a rendue célèbre un tableau de M. de Neuville. On peut même descendre, dit-on (je n'ai pas eu le courage de m'en assurer)—moyennant rétribution—dans une crypte où sont étendus les squelettes de six cents soldats français ou allemands.

L'autre jour, je suivais ce chemin de la croix, m'arrêtant à chacune de ses stations—Sedan, Donchery, Bellevue, Bazailles. Le soir même, je passais la nuit dans la petite ville de Bouillon, à l'hôtel de la Poste, et le hasard me logea dans la chambre où coucha, le 3 septembre, Napoléon III.

L'empereur descendit de voiture à cinq heures du soir. Son domestique le soutenait. Il s'arrêta quelques minutes dans le vestibule dallé du rez-de-chaussée, puis, saluant les officiers allemands qui l'entou-

raient, il monta seul à sa chambre, dont les fenêtres étaient fermées.

Napoléon III s'assit et resta deux heures immobile. Vers sept heures, l'hôtesse vint le prévenir que le souper était servi. L'empereur descendit et entra dans la salle à manger. Neuf officiers allemands et le colonel du régiment de lanciers belges qui avait accompagné l'empereur depuis la frontière, étaient là, debout derrière leurs chaises. L'empereur salua de la main et s'assit. Au dehors, la foule stationnait toujours, et son murmure était le seul bruit qui troublait le silence de la table impériale. Napoléon III ne soupa point. Il découpa sur son assiette un morceau de viande auquel il ne toucha pas. Au bout de quelques minutes, il repoussa son fauteuil, et, se levant, il demanda aux convives la permission de se retirer. Il les salua de la main, comme en entrant, et monta à sa chambre après avoir prié qu'on lui servît du thé. Il congédia son domestique et resta seul.

"Quand je montai pour lui porter le thé, me disait Mme Chaidron, je frappai plusieurs fois à la porte sans recevoir de réponse. J'entrai. L'empereur était dans un fauteuil près de la cheminée vide. Il me demanda si l'on pouvait lui faire du feu. Je posai le thé sur la table, que j'avancai près de lui, et j'allai moi-même chercher du bois. Je ne savais plus ce que je faisais... je tremblais comme une feuille. Jamais, me dit-elle, je n'ai vu un homme si pâle. Il était là, dans son fauteuil, me regardant travailler, fixant sur moi ses yeux ternes, penché en avant et presque plié en deux. Quand je rentrai, quelques minutes après, je l'ai vu pleurer."

Personne, ce soir-là, n'entra plus dans la chambre de celui qui, le matin même, était encore empereur des Français. Ceux qui se trouvaient en bas, dans la salle à manger, entendirent un bruit sourd de pas aller et venir à travers la chambre. Un domestique coucha sur le palier. On avait jeté un matelas en travers de la porte. C'était tout ce qui restait d'une suite de cinquante personnes arrivées avec l'empereur trois heures auparavant à Bouillon.

Les officiers étrangers qui soupaient au rez-de-chaussée causèrent fort tard. Au dehors, la foule était là, commentant les moindres nouvelles que lui donnaient sur la porte les servantes de l'auberge; foule composée de Belges, de Français, d'Anglais, tous sans respect pour cette grande infortune. Quand on vit à travers les croisées sans persiennes une lumière briller derrière les rideaux de la chambre qu'il occupait, un grand cri : Le voilà ! s'entendit dans toute la ville. Puis le silence. Un silence agité, inquiet, troublé.—Quelques instants après : "Il pleure, disait-on, il pleure qu'il pleure..." Et on se poussait, repoussant jusque sur le perron le gendarme qui gardait l'entrée de l'hôtel.

Lui, entendait tout cela, près de son petit feu de bois mort, courbé dans son fauteuil, malade, anéanti, et rêvant sans doute à l'immense épopée de Sainte-Hélène.

La foule resta là toute la nuit. Son attente ne fut pas vaine. Elle voulait voir.

Elle vit en effet, vers six heures du matin, les rideaux s'écarter brusquement, la fenêtre s'ouvrit, et l'empereur parut, fumant une cigarette. Le silence se fit tout à coup; quelques têtes se découvrirent, et au cri, un seul, de : "Vive l'empereur !" Napoléon fit un signe de la main... il regardait.

La place, le pont, les rues avoisinantes, les fenêtres, les lucarnes, les toits, tout était plein d'une foule avide de voir, indiscrette, se bousculant, s'agitant de toutes façons, et l'on n'aurait pu trouver dans tous ces cœurs d'hommes un sentiment digne de cette immense douleur. L'empereur était impassible. En bas, était arrêté un landau. Quelques lanciers à cheval dans un coin de la place. Il descendit, salua dans le vestibule Mme Chaidron, et sans dire un mot, le regard calme, le corps droit, il prit place dans le fond de la voiture : deux officiers allemands montèrent avec lui, et le cortège partit au grand trot par la route de Liège.

Quelques heures après, Napoléon III arrivait à Libramont; il resta seul, se promenant lentement dans la salle d'attente de la gare, attendant le train qui devait le conduire en Allemagne.

CHOSSES ET AUTRES

La Chambre des Communes, en Angleterre, compte 652 membres dont 347 sont conservateurs et 305 sont libéraux.—L'Angleterre proprement dite fournit 459 députés; le pays de Galles, 30; l'Irlande, 103; et l'Ecosse, 60.

Il n'y a pas à en douter, une grande révolution sociale s'opère chez la femme, particulièrement aux Etats-Unis. Nous avions déjà la femme avocat, la femme médecin, la femme écrivain, etc., nous avons aujourd'hui la femme qui aspire à régner sur les sujets de la grande république américaine. Cette mortelle hardie se nomme madame Victoria C. Woodhall. Elle a posé sa candidature pour les prochaines élections présidentielles. *L'American Traveller* publie son portrait et lui consacre une page entière d'éloges.—*C. du Canada.*

La mort du prince impérial est bien un événement de nature à inspirer les artistes; aussi parle-t-on déjà de plusieurs toiles qui reproduisent cette fin tragique; mais de tous, celui qui nous paraît avoir le mieux poétisé ce sujet est le comte Lepic, l'éminent peintre de marine.

Un rédacteur du *Figaro* a vu ce tableau, qui lui a causé la plus vive émotion. Au milieu d'une mer immense, tourmentée, sous un ciel de plomb, sombre, nuageux, spleenétique, rien autre chose qu'un canot et dans ce canot le cercueil du prince, auprès duquel pleure Hullmann.

On lit dans un journal italien :

Un courant hostile à l'Italie s'est produit en Autriche, depuis bien des jours. Les insinuations fréquentes tendant à attribuer à l'Italie des projets imaginaires, ont pris le caractère d'une vraie provocation.

Les provocations réfléchies de l'Autriche nous obligent à nous mettre en garde. Quand on met la main sur la garde de l'épée, on est facilement entraîné à la tirer du fourreau.

L'Italie possède une force que l'Autriche n'a pas : l'unité, la cohésion, l'homogénéité. L'Autriche est une amalgame, une fusion de peuples ennemis, tous rivaux dans leurs intérêts et leurs aspirations.

L'Italie ne provoque pas; mais elle ne peut pas, elle ne veut pas être provoquée.

Un écrivain français, M. Millaud, raconte comment les Anglais jouent le billard :

Le billard anglais est un monument de cinq mètres de long sur quatre de large. Il a six blouses. Les carambolages y sont impossibles. On joue généralement en quarante points, que l'on ne fait jamais. Pour y arriver, les Anglais persévérants commencent la partie à huit heures et se couchent au lever du soleil. Tout le temps s'emploie à jouer sur une bille et à préparer un carambolage lointain. Quand, à force de travail, on est arrivé à réunir les deux billes dans un coin, alors, il se fait un carambolage. Le deuxième est rare à cause du voisinage de la blouse. La bille y tombe toujours au moment précis où l'on espère une série.

Le prince Jérôme et le comte de Chambord appréciés par un journal autrichien :

Le fils du joyeux roi de Westphalie est le contraste absolu du prétendant de Frohsdorff. Tandis que celui-ci revêt son armure de chevalier pour chevaucher contre ses ennemis, le prince Plon-Plon creuse prudemment des galeries pour arriver, à couvert, sous les remparts républicains. Son programme tend très-adroitement à faire de nouveaux adhérents au parti bonapartiste, et il saura les conquérir en cachette.

Pour le moment, il n'a aucune chance; mais vu la versatilité du peuple français, chez lequel amour et haine alternent comme la pluie et le soleil dans les montagnes, personne ne pourra prévoir si il conservera sa fidélité à la République, à laquelle il semble tenir maintenant. Les républicains feront donc bien d'avoir l'œil sur l'homme qui, jusqu'à présent, servait de cible à leurs quolibets.

Le chroniqueur de l'*Estafette* trace un agréable croquis d'une rencontre royale

qu'il a faite, sur le boulevard Anspach, à Bruxelles. devant un transport-reclame représentant des animaux grotesques, genre de spectacle très en faveur en ce moment, paraît-il, en Belgique :

Près de moi, une légère voiture, de celles qu'on appelle paniers, attelée de deux petits chevaux barbes, restait arrêtée; une femme, jeune encore, en toilette très-simple, les rênes dans les mains, souriait doucement, tandis qu'une petite fille de sept à huit ans, aux cheveux blonds bouclés, riait de tout son cœur à l'aspect des animaux étranges que présentait le transparent. On ne faisait guère attention à l'attelage et à sa conductrice; pourtant, comme en se retirant chacun s'inclinait devant elle, je m'informai : c'était la reine et la princesse Clémentine, qui faisaient leur promenade habituelle.

En effet, l'on m'assure que la reine Marie-Henriette ne va jamais que dans des voitures conduites par elle; ce matin, j'ai eu l'occasion de la voir, tenant d'une main ferme ses quatre chevaux isabelle, le roi assis à ses côtés; celui-ci m'a paru pâle et fatigué, le sourire est triste, les yeux faibles clignotent à la lumière du jour, ce grand corps se voûte un peu, mais le souverain belge reste plein de distinction et de race, et l'on retrouve en lui les traits distinctifs de la maison d'Orléans.

L'Angleterre et l'Afghanistan ont à peine achevé de régler leur querelle que les graves événements dont Caboul vient d'être le théâtre, semblent devoir remettre en cause les questions qu'Angleterre, au prix de tant d'efforts, croyait à bon droit résolues. Voici les détails que nous avons minutieusement recueillis dans les journaux anglais et principalement dans le *Times*, sur les désordres de Caboul :

Depuis quelque temps, certains régiments afghans, assez irrégulièrement payés, montraient un véritable esprit d'insubordination. Le mercredi, ils virent tout à coup réclamer avec insolence leur solde arriérée. Les remontrances de leurs officiers ne servirent qu'à faire éclater la colère sourde qui couvait en eux. Ils se ruèrent sur leurs chefs et les poursuivirent à coups de pierres.

Ce premier pas dans la révolte une fois fait, leur fureur ne connut plus de bornes. Ils rendent les Anglais responsables de la gêne du trésor et viennent à grand bruit dans le Bal-Hissar, décidés à mettre l'ambassade anglaise à feu et à sang.

Le major Cavagnari, informé de ce qui se passe, fait barricader les bâtiments de la mission, donne l'ordre à son escorte de prendre les armes, et attend les mutins de pied ferme. Voyant qu'on les avait prévenus, les soldats révoltés ouvrent le feu sur le corps de bâtiment de l'ambassade. Une première décharge leur répond en faisant mordre la poussière à plusieurs des leurs. Une seconde leur fait prendre la fuite. La petite troupe crut un moment que l'orage s'était dissipé. Mais bientôt de sourdes clameurs s'élevèrent du milieu de la ville. L'armée entraîna dans la révolte la population. Une foule en ébullition pille les arsenaux et les magasins du gouvernement pour se procurer des armes, et vient, en poussant des hurlements affreux, tenter un dernier effort contre l'ambassade.

La position des Anglais devenait critique. Ils essayent bravement le feu de cette multitude d'assiégeants. L'émir veut interposer son autorité. Il envoie aux révoltés le général Daoud-Shah, mais en vain; cet officier est renversé de son cheval et tellement maltraité, qu'on craint pour ses jours. Le fils de l'émir lui-même, accompagné de plusieurs personnages influents, vient, sans plus de succès, de la part de son père, pour rappeler la foule à la raison. La nuit seule put ralentir l'ardeur des assiégeants.

Le feu se déclara bientôt aux bâtiments de l'ambassade; les Anglais eurent un ennemi de plus à combattre : l'incendie. Ce siège vraiment épique et digne pendant du siège soutenu par Charles XII de Suède contre les Turcs, durait encore le lendemain.

Des dépêches ultérieures nous apprennent qu'après une résistance désespérée, et après avoir vendu chèrement leur vie, le major Cavagnari et ses compagnons sont morts en héros.

La reine Victoria, à la nouvelle de la fin tragique du major Cavagnari, a adressé à la veuve du défunt un télégramme de condoléance, lui exprimant ses regrets personnels et ceux de la nation tout entière.

Des jeunes gens de 18 à 20 ans ont été accusés à Paris d'avoir tué une femme du nom de Bazengeaud pour voler son argent. Gilles et Abadie étaient les chefs de la bande.

Voici ce qui s'est passé lors de l'examen qu'ils ont subi :

D. Ce crime, vous l'aviez préparé dans tous ses détails? Claude a entendu un jour, dans sa chambre, une conversation caractéristique entre vous, Gilles, et vous, Abadie?
Claude.—Oui, monsieur. Ils cherchaient